

pas plus facile d'admettre que l'atmosphère de la Vera-Cruz contient des émanations pu-trides qui, respirées pendant le plus court espace de temps, portent le désordre dans les fonctions vitales ?

La plupart des Européens nouvellement débarqués sentent, pendant leur séjour à la Vera-Cruz, les premiers symptômes du *vomito*, qui s'annonce par une douleur dans la région lombaire, par la coloration de la conjonctive en jaune, et par des signes de congestion vers la tête. Dans plusieurs individus, la maladie ne se déclare que lorsqu'ils sont déjà arrivés à Xalapa, ou sur les montagnes de la Pileta, dans la région des pins et des chênes, à seize ou dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Les personnes qui ont séjourné long-temps à Xalapa, croient deviner, aux traits des voyageurs qui montent des côtes au plateau de l'intérieur, si, sans s'en apercevoir eux-mêmes, ils renferment déjà le germe de la maladie. L'abattement de l'ame et la crainte augmentent la prédisposition des organes pour recevoir l'impression des miasmes ; et ces mêmes causes rendent le début de la fièvre jaune plus violent, lors-

qu'on annonce imprudemment¹ au malade le danger dans lequel il se trouve.

Nous venons de voir que les personnes nées à la Vera-Cruz ne sont pas exposées à contrac-

¹ Je puis citer, à cet égard, un trait d'autant plus curieux qu'il peint en même temps le flegme et la froideur des indigènes de la race cuivrée. Une personne avec laquelle j'ai eu des liaisons d'amitié pendant mon séjour à Mexico, n'avoit passé que très-peu de temps à la Vera-Cruz, lors de son premier voyage d'Europe en Amérique : elle arriva à Xalapa sans éprouver aucun sentiment qui pût lui faire connoître le danger dans lequel elle se trouveroit bientôt. « Vous aurez le *vomito* ce soir », lui dit gravement un barbier indien en lui savonnant le visage, « le « savon sèche à mesure que je l'applique, c'est un « signe qui ne trompe jamais, et voilà vingt ans que « je rase les *chapetons* qui passent par cette ville en « remontant à Mexico ; sur cinq il en meurt trois. » Cette sentence de mort fit une forte impression sur l'esprit du voyageur : il eut beau représenter à l'Indien combien son calcul étoit exagéré, et qu'une grande ardeur de la peau ne prouve pas l'infection ; le barbier persista dans son pronostic. En effet, la maladie se déclara peu d'heures après, et le voyageur, déjà en route pour Perote, fut obligé de se faire transporter à Xalapa, où il manqua de succomber à la violence du *vomito*.

ter le *vomito* dans leur pays natal, et qu'elles ont en cela un grand avantage sur les habitans des États-Unis, qui se ressentent de l'insalubrité de leur propre climat. Un autre avantage qu'offre la zone torride, c'est que les Européens, et en général tous les individus nés dans des pays tempérés, n'y sont pas attaqués deux fois de la fièvre jaune. On a observé, dans les îles Antilles, quelques exemples très-rares d'une seconde invasion, et ces exemples sont très-communs aux États-Unis; mais à la Vera-Cruz, une personne qui a été une fois atteinte de la maladie, ne craint pas les épidémies subséquentes. Les femmes qui débarquent sur les côtes du Mexique, ou qui descendent du plateau central, courent moins de risque que les hommes. Cette prérogative du sexe se manifeste même sous la zone tempérée. En 1800, il est mort à Cadix 1577 femmes sur 5810 hommes, et à Séville, 3672 femmes sur 11,013 hommes. On a cru long-temps que les individus atteints de la goutte, de fièvres intermittentes ou de maladies syphilitiques ne contractoient pas le *vomito*, mais cette opinion est contraire à un grand nombre de faits observés à la Vera-

Cruz : on y éprouve d'ailleurs ce qui a été observé dans la plupart des épidémies¹, qu'aussi long-temps que la fièvre jaune sévit avec violence, les autres maladies *inter-currentes* sont sensiblement plus rares.

Les exemples d'individus morts, trente à quarante heures après la première invasion du *vomito*, sont plus rares sous la zone torride que dans les régions tempérées. En Espagne, on a vu passer des malades de l'état de santé à la mort en six ou sept heures². Dans ce cas, la maladie se montre dans toute sa simplicité, en ne paroissant agir que sur le système nerveux. A l'excitation de ce système, succède une prostration totale des forces; le principe de vie s'éteint avec une rapidité effrayante : alors les complications bilieuses ne peuvent pas se manifester, et le malade meurt en éprouvant de fortes hémorragies, mais sans que sa peau se teigne de jaune³, et sans

¹ Schnurrer, *Materialien zu einer allgemeinen Naturlehre der Epidemien und Contagien*, 1810, p. 40; ouvrage qui renferme des matériaux précieux pour la zoonomie pathologique.

² Berthe, p. 79.

³ M. Rush observa qu'à Philadelphie, pendant

qu'il vomisse ces matières que l'on désigne sous le nom de bile noire. Généralement, à la Vera-Cruz, la fièvre jaune dure au delà de six à sept jours, et ce temps suffit pour que l'irritation du système digestif puisse masquer, pour ainsi dire, le véritable caractère de la fièvre adynamique.

Comme le vomito n'attaque, dans la région équinoxiale, que des individus nés dans les pays froids, et jamais les indigènes, la mortalité de la Vera-Cruz est moins grande qu'on ne devrait le supposer, en considérant la chaleur du climat et l'extrême irritabilité des organes qui en est la suite. Les grandes épidémies n'ont moissonné, dans l'enceinte de la ville, qu'à peu près quinze cents individus par an. Je possède des tableaux qui indiquent l'état des hôpitaux pendant les quinze dernières années; mais comme ces tableaux ne désignent pas expressément les malades morts du vomito, ils ne nous apprennent presque rien sur les progrès qu'a

l'épidémie de 1793, les personnes qui jouissoient de la meilleure santé, les Nègres mêmes avoient la conjonctive teinte en jaune, et le pouls extraordinairement accéléré.

faits l'art pour diminuer le nombre des victimes.

Dans l'hôpital confié aux soins des religieux de Saint-Jean-de-Dieu (*Hospital de San Juan de Dios*), la mortalité est excessive : depuis 1786 jusqu'en 1802, il y est entré 27,922 malades, dont il est mort 5657, ou plus d'un cinquième. Ce nombre de morts doit être considéré comme d'autant plus grand que le vomito n'a pas régné depuis 1786 jusqu'en 1794, et que, parmi les malades entrés dans l'hôpital, il s'en est trouvé plus du tiers affecté de fièvres intermittentes ou d'autres maladies non épidémiques. A l'hôpital *Notre-Dame de Loreto*, la mortalité a été beaucoup moindre. Depuis 1793 jusqu'en 1802, il y est entré 2820 individus, dont il est mort 389, ou un septième. L'hôpital le mieux soigné à la Vera-Cruz est celui de *Saint-Sébastien*, administré aux frais des négocians (*Hospital del consulado*), et soigné par un médecin¹ qui s'est acquis une juste réputation par ses connoissances, son désintéressement et sa grande activité. Voici l'état de ce petit établissement en 1803.

¹ Don Florencio Perez y Comoto.

des morts n'a donc été que de douze pour cent, quoique, comme nous venons de le voir par l'état de l'hôpital de Saint-Sébastien, il y ait toujours eu, lors même que les vents du nord rafraîchissoient l'air, quelques malades atteints de la fièvre jaune.

Nous avons donné jusqu'ici des renseignements détaillés sur les ravages que le *vomito* a faits dans les murs de la Vera-Cruz même, pendant une année dans laquelle l'épidémie a sévi avec moins de violence qu'à l'ordinaire; mais un grand nombre de muletiers mexicains, de matelots et de jeunes gens (*polizones*), qui s'embarquent dans les ports d'Espagne pour chercher fortune au Mexique, périssent victimes du *vomito*, au village de la Antigua, à la ferme du Muerto, à la Rinconada, à Cerro Gordo, même à Xalapa, lorsque l'invasion de la maladie est trop prompte pour qu'on puisse les transporter dans les hôpitaux de la Vera-Cruz, ou lorsqu'ils ne se sentent attaqués qu'en montant la Cordillère. La mortalité est surtout extrêmement forte, quand il arrive à la fois dans le port, pendant les mois d'été, plusieurs vaisseaux de guerre et un grand nombre de

bâtimens marchands. Il est des années où le nombre des morts, dans l'enceinte de la ville et dans les environs, s'élève à dix-huit cents ou deux mille. Cette perte est d'autant plus affligeante qu'elle porte sur une classe d'hommes laborieux, d'une constitution forte, et qui se trouvent presque tous à la fleur de l'âge. Il résulte des tristes expériences que présente le grand hôpital des religieux de *San Juan de Dios*¹, dans les derniers quinze ans, que partout où les malades accumulés sur un petit espace, ne sont pas traités avec soin, la mortalité s'élève, dans les grandes épidémies, à 30 ou 35 pour cent; tandis que là où tous les soins peuvent être prodigués, et où le médecin varie le

¹ On étoit occupé, en 1804, de supprimer cet hôpital, et de le remplacer par un autre, qui devoit porter le nom de *maison de bienfaisance* (*casa de beneficencia*). Dans toute l'Amérique espagnole, les gens éclairés se plaignent des méthodes curatives qui sont employées par les religieux de *Saint-Jean-de-Dieu*. La tâche que cette congrégation s'est imposée est des plus nobles: je pourrais citer plusieurs exemples du désintéressement et du courage de ces religieux; mais au lit du malade, la charité ne supplée pas à l'ignorance de l'art.

traitement d'après les différentes formes sous lesquelles se présente la maladie dans telle ou telle saison, la mortalité n'excède pas 12 ou 15 pour cent. Ce dernier nombre nous a été fourni par les listes de l'hôpital du *consulado*, dirigé par M. Comoto : il paroît sans doute bien petit, lorsqu'on le compare aux ravages qu'a faits récemment la fièvre jaune en Espagne¹ ; mais tout en rapprochant ces faits,

¹ On peut juger de la mortalité moyenne observée en Espagne dans les épidémies de 1800, 1801 et 1804, par le tableau suivant, qui se fonde sur des données que je dois à l'obligeante bonté de M. Duméril.

ANNÉES.	VILLES.	MALADES.	MORTS.	MORTALITÉ moyenne.
1800	Cadix. . .	48,520	9,977	20 pour cent.
	Séville..	76,000	20,000	26
	Xeres. . .	30,000	12,000	40
1801	Séville..	4,100	660	60
1804	Alicante	9,000	2,472	27
	Cadix . .	5,000	2,000	40

M. Arejula nous apprend que , sur 100 malades, il

il ne faut pas oublier que la maladie ne sévit pas tous les ans et sur tous les individus avec la même violence. Pour obtenir des résultats exacts sur la proportion des morts aux malades , il faudroit distinguer les différens degrés d'*exacerbation* qu'atteint le *vomito* dans son développement progressif. D'après Russel, la peste même se présente quelquefois à Alep sous des influences atmosphériques si bénignes, que plusieurs des pestiférés ne sont pas alités pendant tout le cours de l'épidémie.

Dans les environs de la Vera-Cruz, le *vomito* ne s'est fait sentir dans l'intérieur des terres, qu'à dix lieues de distance de la côte. Comme à mesure que l'on avance vers l'ouest, le terrain s'élève rapidement, et comme cette

en est mort, en 1800, à Séville, 19; en 1804, à Alicante, 26; à Malaga, en 1803, près de 40, et en 1804, plus de 60. Il affirme qu'en Espagne les médecins peuvent se vanter d'avoir guéri trois cinquièmes des malades qui vomissoient déjà des matières noires. (*De la Febre*, p. 148, 433-444.) Cette assertion d'un célèbre praticien indiqueroit, dans le cas d'une grande exacerbation de la maladie, une mortalité de 40 pour cent.

élévation du sol influe sur la température de l'air, la Nouvelle-Espagne ne peut pas nous éclairer sur ce problème important, si la fièvre jaune se développe dans des endroits qui sont très-éloignés de la mer. Un excellent observateur, M. Volney¹, rapporte qu'une maladie épidémique qui offroit de grands rapports avec la fièvre jaune, a régné à l'est des monts Alleghanys, dans les terrains marécageux qui entourent le fort Miami, près du lac Érié : M. Ellicot a fait des observations analogues sur les bords de l'Ohio ; mais il ne faut point oublier que les fièvres rémittentes bilieuses prennent quelquefois le caractère adynamique de la fièvre jaune. En Espagne, comme aux États-Unis, l'épidémie a suivi les côtes maritimes et le cours des grandes rivières : on a mis en doute si effectivement elle a régné à Cordoue ; mais il paroît certain qu'elle a exercé ses ravages à la Carlota, à cinq lieues au sud de Cordoue, bourg très-sain, placé sur une colline élevée, et ouvert aux vents les plus salubres².

¹ *Tableau du sol de l'Amérique*, Vol. II, p. 310.

² *Berthe*, p. 16. Il y a, en ligne droite, 26 lieues de la Carlota à la mer.

Le système de Brown n'a pas excité autant d'enthousiasme à Édimbourg, à Milan et à Vienne, qu'il en a excité au Mexique. Les personnes instruites qui ont pu observer avec impartialité le bien et le mal qu'a produits la *méthode stimulante*, pensent qu'en général la médecine américaine a gagné à cette révolution. L'abus des saignées, des purgatifs et de tous les remèdes débilitans, étoit extrêmement grand dans les colonies espagnoles et françoises. Cet abus n'augmentoit pas seulement la mortalité parmi les malades, il étoit aussi sensible aux Européens nouvellement débarqués, que l'on saignoit tandis qu'ils jouissoient encore de la meilleure santé : chez ces derniers, le traitement prophylactique devint une cause prédisposante¹ de maladie. Pourroit-on s'étonner que, malgré ses imperfections et sa trompeuse simplicité, la méthode de Brown ait produit du bien dans un pays où l'on traitoit une fièvre adynamique comme une fièvre inflammatoire ; où l'on craignoit d'administrer le quinquina, l'opium et l'éther ; où, dans la

¹ *Pinel*, T. I, p. 207. *Gilbert*, *Maladies de Saint-Domingue*, p. 91.

plus grande prostration des forces, on attendoit patiemment des crises, en prescrivant du nitre, de l'eau de guimauve et des infusions de *Scoparia dulcis*? La lecture des ouvrages qui ont paru sur le système de Brown, a engagé les médecins espagnols et mexicains à raisonner sur les causes et les formes des maladies : des idées énoncées depuis long-temps par Sydenham, par l'école de Leyde, par Stoll et par Franck, ont trouvé accès en Amérique, et l'on attribue aujourd'hui au système de Brown une réforme qui est due au réveil de l'esprit observateur, et au progrès général des lumières.

Quoique le *vomito* s'annonce par une diathèse sthénique, les saignées recommandées avec tant de chaleur par Rush, et employées fréquemment par les médecins mexicains dans la grande épidémie de 1762, sont regardées comme dangereuses à la Vera-Cruz. Sous les tropiques, le passage de la synoque au typhus, de l'état inflammatoire à l'état de langueur, est si rapide, que la perte du sang que l'on dit faussement en dissolution, accélère la prostration générale des forces. Dans la première période du *vomito*, on

préfère les minoratifs, les bains, l'eau à la glace, l'usage des sorbets et d'autres remèdes débilitans. Lorsque, pour parler le langage de l'école d'Edimbourg, la débilité indirecte se fait sentir, on emploie les excitans les plus énergiques, en commençant par de fortes doses et en diminuant peu à peu la *puissance* des stimulans. M. Comoto a obtenu de grands succès en donnant par heure plus de cent gouttes d'éther sulfurique et soixante à soixante-dix gouttes de teinture d'opium. Ce traitement contraste singulièrement avec celui qui est en usage parmi le peuple, et qui consiste à ne pas relever les forces vitales par des excitans, mais à employer simplement des boissons tièdes et mucilagineuses, des infusions de tamarin, et des fomentations sur la région épigastrique, pour calmer l'irritation du système abdominal.

Les expériences que l'on a faites à la Vera-Cruz jusqu'en 1804, sur l'usage du quinquina dans la fièvre jaune, n'ont pas eu de succès¹, quoique cette écorce ait produit souvent les

¹ D'après l'observation de MM. Rush et Woodhouse, elles n'ont pas eu plus de succès à Philadelphie, dans l'épidémie de 1797. *Luzuriaga*, T. II, p. 218.

effets les plus salutaires aux îles Antilles et en Espagne¹. Il seroit possible que cette différence d'action tînt à la variété des formes que prend la maladie, selon que la rémission est plus ou moins marquée, ou que les symptômes gastriques prédominent sur les symptômes adynamiques. Les préparations mercurielles, surtout le calomel ou muriate de mercure doux, associé au jalap, ont été fréquemment employées à la Vera-Cruz; mais ces remèdes, tant vantés à Philadelphie et à la Jamaïque, et déjà prescrits dans les fièvres ataxiques par les médecins espagnols du seizième siècle², ont été assez généralement abandonnés par les médecins mexicains. On a été plus heureux dans l'emploi des frictions d'huile d'olive, dont l'utilité avoit été reconnue par M. Ximenez à la Havane, par Don

¹ Pignet, p. 367. Arejula, p. 151 et 209. MM. Chisholm et Seamen ont préféré le *Cortex Angusturæ* (l'écorce du *Bonplandia trifoliata*) à l'usage du quinquina.

² Luis Lobera de Avila, *Vergel de sanidad*, 1530. Andrés de Laguna, *sobre la cura de la pestilencia*, 1566. Francisco Franco, *de las enfermedades contagiosas*, 1569.

Juan de Arias à Carthagène des Indes¹, et surtout par mon ami M. Keutsch, médecin distingué de l'île de Sainte-Croix, qui a recueilli beaucoup d'observations intéressantes sur la fièvre jaune des Antilles. On a regardé pendant quelques temps à la Vera-Cruz, les sorbets, le jus d'ananas (*xugo de piña*) et l'infusion du *palo mulato*, végétal du genre amyris, comme des remèdes spécifiques contre le vomito; mais une longue et triste expérience a décrédité peu à peu ces remèdes, même chez le peuple mexicain. S'ils doivent être rangés parmi les meilleurs moyens prophylactiques, ils ne sauroient être la base d'un traitement curatif.

Comme une chaleur excessive augmente l'action du système bilieux, l'usage de la glace ne peut être que très-bienfaisant sous la zone torride. On a établi des relais pour porter la neige avec la plus grande célérité, à dos de mulets, de la pente du volcan d'Orizaba au port de la Vera-Cruz. La longueur du chemin que parcourt la poste aux neiges² (*posta de nieve*) est de vingt-

¹ Luzuriaga, T. II, p. 218.

² Voyez Pl. IX de mon Atlas mexicain.

huit lieues. Les Indiens choisissent des morceaux de neige qui sont mêlés de grains de grêle agglutinés. D'après un ancien usage, ils enveloppent ces masses avec de l'herbe sèche, quelquefois même avec de la cendre, deux substances que l'on sait être de mauvais conducteurs du calorique. Quoique les mulets chargés des neiges d'Orizaba, arrivent en plein trot à la Vera-Cruz, plus de la moitié de la neige se fond pendant la route, la température de l'atmosphère étant, en été, constamment de 29 à 30 degrés du thermomètre centigrade. Malgré ces obstacles, les habitans de la côte peuvent se procurer journellement des sorbets et de l'eau à la glace. Cet avantage, dont on ne jouit pas aux îles Antilles, à Carthagène et à Panama, est infiniment précieux pour une ville qui est habituellement fréquentée par des hommes nés en Europe et sur le plateau central de la Nouvelle-Espagne.

Quoiqu'à la Vera-Cruz, la fièvre jaune ne soit pas contagieuse par contact immédiat, et qu'il ne soit aucunement probable qu'elle y ait jamais été introduite du dehors¹, il

¹ « La Vera-Cruz n'a reçu le germe de cette cruelle

n'en est pas moins certain qu'elle ne se montre qu'à de certaines époques, sans que jusqu'à ce jour on ait pu découvrir quelles sont les modifications de l'atmosphère qui, sous la zone torride, produisent ces changemens périodiques. Il est à regretter que l'histoire des épidémies ne remonte pas au delà d'un demi-siècle. Le grand *hôpital militaire* de la Vera-Cruz a été établi en décembre 1764, mais aucun document conservé dans les archives de cet hôpital ne fait mention des maladies qui ont précédé le *vomito* de 1762. Cette dernière épidémie, qui commença sous le vice-roi marquis de Croix, continua à faire ses ravages jusqu'en 1775, où, après avoir pavé les rues de la Vera-Cruz, on employa quelques foibles moyens de police, tendant à diminuer l'extrême malpropreté de la ville.

« maladie ni de Siam, ni de l'Afrique, ni des îles
« Antilles, ni de Carthagène des Indes, ni des États-
« Unis : ce germe a été produit (*engendrado*) dans
« son territoire même; il y existe sans cesse, mais il
« ne se développe que sous l'influence de certaines
« circonstances climatiques. » *Comoto*, dans son
*Informe al prior del consulado de la Vera-Cruz, del
mes de junio 1803.* (Manuscrit.)

Les habitans imaginèrent d'abord que le pavé augmenteroit l'insalubrité de l'air en augmentant, par la réverbération des rayons solaires, la chaleur insupportable qui règne dans l'enceinte de la ville; mais lorsqu'ils virent que le vomito n'avoit point reparu depuis 1776 jusqu'en 1794, ils crurent que ce pavé les en avoit garantis pour toujours, sans se rappeler que les mares d'eau stagnante situées au sud et à l'est de la ville, continuoient à verser dans l'atmosphère les émanations putrides que, de tout temps, on a regardées à la Vera-Cruz comme le foyer principal des miasmes délétères. C'est un fait très-remarquable que, pendant les huit ans qui précédèrent l'année 1774, il n'y eut pas un seul exemple de vomito, quoique le concours des Européens et des Mexicains de l'intérieur fût extrêmement grand, que les matelots non acclimatés se livrassent aux mêmes excès qu'on leur reproche aujourd'hui, et que la ville fût moins propre qu'elle ne l'est depuis l'année 1800.

L'épidémie cruelle qui se manifesta en 1794, date de l'arrivée de trois bâtimens de guerre, le vaisseau *el Minò*, la frégate *Vénus*, et

l'hourque *Santa Vibiana*, qui avoient touché à Portorico. Comme ces bâtimens renfermoient un grand nombre de jeunes marins non acclimatés, le vomito débuta alors à la Vera-Cruz avec une violence extrême. Depuis 1794 jusqu'en 1804, la maladie a reparu tous les ans, lorsque les vents du nord ont cessé de souffler. Aussi voyons-nous que de 1787 à 1794, l'hôpital royal militaire¹

¹ Cet hôpital reçoit tous les malades qui arrivent par mer. Il y a eu,

ANNÉES.	TRAITÉS.	DÉCÉDÉS.
en 1792	2,887	71
1793	2,997	77
1794	4,195	453
1795	3,596	421
1796	3,181	176
1797	4,727	478
1798	5,186	195
1799	14,672	891
1800	9,294	505
1801	7,120	226
1802	5,242	441

Avant le commencement de l'épidémie de 1794, la